

Sombre nuit de la mort !... car tu sens dans tes veines
Le sang qui s'engourdit, ces faiblesses soudaines
D'un corps qui dépérit.

La mort lance son trait, et bientôt le suaire
Enveloppant tes os s'étendra sous la pierre
Qui clora ton tombeau.

Rompant ses liens, ton âme ici-bas exilée
S'élèvera là-haut vers la plage éthérée
Où réside l'Agneau.

Ma course est achevée : ô Dieu bon, tendre Père,
Que l'objet de mes vœux, de ma longue carrière
Viennent remplir mon cœur.

Puisse-je, dans le ciel, par ton don ineffable,
Contempler ta lumière et ta Face adorable
Dans leur sainte splendeur.

Que je te voie, ô Vierge, ô toi qui fus ma mère,
Des mes plus tendres ans ; toi, que mon cœur révère
Plus encore aujourd'hui.

Sous ta garde, que j'entre en l'éternel empire
Où, parmi les élus, je veux toujours redire
Ton amour infini.

PH.-F. B.

Pour copie conforme :



LA MÉDISANCE ET L'ENVIE

Durant la guerre de sécession, une troupe de confédérés attaqua une petite ville située près des frontières des Etats du Nord. Les habitants, attendant ce siège, s'étaient préparés en conséquence et soutinrent le choc résolument, en espérant des renforts qui leur avaient été promis prochainement.

Les munitions ne leur faisaient pas défaut ; des vivres, ils en avaient en abondance ; des armes, plus qu'il n'en fallait. C'étaient des gens d'une bravoure reconnue, qui avaient déjà fait leurs preuves, et tous, avant la bataille, s'étaient solennellement engagés à mourir et à brûler les drapeaux plutôt que de les souiller aux mains des ennemis.

Cependant, ces derniers, au commencement du siège, interceptèrent adroitement les voies d'eau qui pénétraient dans l'enceinte fortifiée, et les assiégés, ainsi circonvenus, n'ayant pas prévu cette catastrophe, se virent, au bout de quelques jours, livrés aux horreurs du supplice de la soif. Ils souffrirent des tortures indescriptibles, jusqu'à ce que le commandant, touché de compassion à la vue des petits enfants et des femmes qui succombaient martyrs de l'honneur, écouta la voix de la conscience et résolut de déposer les armes.

On avait hissé le pavillon parlementaire, et déjà les stipulations de soumission étaient arrêtées et convenues, quand un phénomène à la fois merveilleux et miraculeux s'interposa entre le triomphe des vainqueurs et la capitulation des vaincus. Juste à ce moment, un boulet ennemi, qui avait été vu décrire une immense courbe dans l'air, vint s'abattre à une courte distance de l'endroit où étaient le commandant et les officiers, et là, s'enfonçant dans la pointe d'une petite colline, la déchira avec fracas et creusa un trou béant d'où s'élança, à l'instant, jaillissante de fraîcheur et bouillonnante d'intrépidité, une source d'eau vive aussi pure, aussi claire, aussi limpide que le cristal.

A la vue de ce spectacle, les assiégés, fous de joie, tombent dans les bras l'un de l'autre : ils s'abreuvent, ils délirent de joie et de triomphe.

Les ennemis furent repoussés.

Souvent il arrive que des personnes fortes, généreuses, charitables et pieuses, sont assaillies par des ennemis, des jaloux, des médians, des hypocrites. Mais c'est au moment où, las de souffrir, découragés et flétris, ils sentent la tristesse et le désespoir enva-

hir leur âme, qu'arrive un de ces phénomènes extraordinaires, dont le résultat est invariablement désastreux au lâche envieux et accusateur.

Lorsque paraît la lumière de la revendication, qui se répand ordinairement d'une manière lente mais sûre, c'est alors qu'apparaît la beauté de caractère du calomnié et la bassesse de ses détracteurs.

* * *

Que l'homme droit ne s'effraye pas des assauts et des coups que lui donnent les mauvaises langues. Plus il sera, dans le devoir, noble, grand et généreux, plus il doit s'attendre à être vilipendé, amoindri et abaissé. Car il en est des hommes comme des croix aux proportions gigantesques que l'on pose au sommet des clochers élancés des grandes cathédrales. Plus elles sont élevées dans les aïcs, malgré leur largeur, plus elles paraissent petites aux yeux de ceux qui les regardent d'en bas. Le cœur de l'envieux et du calomniateur est trop bas pour voir les choses élevées.

Il n'y a pas de coups reçus qui n'ouvrent pas des plaies dont le sang lave et régénère. La carabine, la balle et la baïonnette font couler le sang du généreux soldat, qui ainsi, lave les insultes faites au drapeau et les injures lancées à la patrie. Les coups que les tyrans donnèrent aux martyrs de la foi, firent jaillir une mer de sang dans laquelle s'engloutit le paganisme et c'est sur elle que depuis des siècles la barque de Pierre a vogué triomphante des vents et des tempêtes. Du coup de lance du calvaire, s'échappa le sang divin qui effaça la tache originelle et réhabilita le genre humain enfoui sous la poussière de l'erreur.

* * *

Il en est de même de la nation canadienne. Dernièrement, après avoir été attaquée par l'A. P. A., elle est sortie de la lutte plus connue, plus aimable, plus belle et plus intelligente aux yeux des nations qui l'environnent.

LOUIS-M. LEMERISE, avocat.

St-Johnsbury, Vt.

NOS GRAVURES

EMILE ZOLA

Nos lecteurs connaissent assez cet écrivain sectaire, haineux, qui, dans l'affaire de son livre sur Lourdes, il y a trois ans, s'est montré incapable de tenir sa parole, tout autant qu'il s'est révélé foncièrement mauvais.

Lorsque les Juifs, disposant d'un nombre respectable de millions réunis par souscriptions parmi les leurs, résolurent de demander la revision du procès d'un traître à la France, le capitaine Dreyfus (car ce traître, malheureusement, c'était un soldat !) ils cherchèrent des plumes vénales ou autres pour soulever l'opinion publique.

Après Scheurer-Kerstner, ancien vice-président du Sénat, l'un des protestants les plus influents de France, que l'on dit de bonne foi dans cette sale affaire, les Juifs eurent la joie de voir l'immonde auteur de *Terre, Débauche* et tant d'autres insanités, prendre fait et cause pour leur coreligionnaire.

En 1881, Zola écrivait dans le *Figaro* un article écrasant contre les protestants : aujourd'hui, avec les Juifs, il s'est allié aux protestants—et contribue bêtement à risquer l'avenir de sa patrie elle-même, puisque, de toute cette agitation, peut sortir la guerre, dit-on.

Le gouvernement français s'est décidé, enfin, à poursuivre cet insulteur de l'armée française ; et ce procès, suivant les dépêches, menace perpétuellement l'ordre et la paix intérieure et extérieure.

Pauvre France ! Si bonne, mais produisant parfois de ces verrues empoisonnées, comme Zola et ses compères en romans naturalistes ou impies !—F. P.

LES AFFAIRES DE CHINE

Tout le monde sait quels grands événements se déroulent en ce moment dans l'Extrême-Orient. Que sortira-t-il de cette effrayante accumulation de forces navales appartenant à toutes les puissances et qui

semblent avoir fait de la mer de Chine, le rendez-vous inattendu de la marine universelle ? Nul encore ne le sait, et Dieu veuille que la France, au milieu de ces discordes, soit en état de jouer là-bas le rôle qui lui appartient, de défendre son droit, ses clients, ses amis !

Il nous a paru intéressant à ce propos de donner quelques vues des points principaux de cette immense contrée où vont se heurter peut-être les intérêts des peuples européens. Nous commençons aujourd'hui par une vue de Pékin, la ville toujours mystérieuse, même après notre victoire, le refuge suprême de cette civilisation bizarre qui ressemble tant parfois à la barbarie.

Voici Hong-Kong, le port devenu anglais depuis longtemps et que nos pratiques voisins ont su déjà transformer à leur mode, élevant des maisons et des palais européens aux portes mêmes de l'Empire du Milieu.

Voici Port-Arthur, enfin, où les Russes, nos amis, ont obtenu du Fils du ciel l'autorisation de faire mouiller leur flotte et où nous espérons qu'ils pourront demeurer aussi longtemps que d'autres puissances occuperont par le seul droit de la force, des points de la côte chinoise.

Nous espérons pouvoir prochainement montrer à nos lecteurs quelque vue d'Hainan, la grande île voisine du Tonkin où il ne serait que juste de voir maintenant les Français s'installer, pour rétablir un peu, dans ces régions, l'équilibre des forces, menacé par les entreprises de nos rivaux.

L'AVEU

Pourquoi donc paraissait-elle soucieuse, parfois même triste ?

—A moi, ton père, ma douce aimée, je comprends que tu ne veuilles pas confier certains secrets : mais n'as-tu pas, auprès de toi, cet ange que Dieu mit à ton berceau, qui chaque jour veille sur toi—ta mère ?...

Et, docile, l'enfant vint s'agenouiller aux pieds de celle qui l'aime plus que soi-même... sous la caresse maternelle, ses beaux yeux bleus plongés dans ceux de sa mère, elle ouvrit son cœur...

Que dit-elle ?...

Je ne sais : mais elle ne fut plus triste, elle ne parut plus, de ce jour, soucieuse.

O mères ! Quels trésors avez-vous donc en vos âmes ?—F. P.

ACROSTICHE

Ad incognitæ gratiam.

A R I S T I D E
h ! cesse de pleurer ta douce fiancée :
regarde si le ciel a flétri cette fleur !
on soleil était pur sans doute et ta pensée
ier bercait encor ses rêves de bonheur.
n souffle a tout détruit !... mais ton âme brisée
R etrouvera là-haut l'objet de ta douleur.

ARISTIDE TRUDEAU.

Saint-Michel de Napierville, 1898.

ECOLE LITTÉRAIRE

A la réunion du 1er février, M. Wilfrid Larose, le charmant auteur des *Variétés Canadiennes*, a été admis à l'unanimité membre de l'Ecole. Sa réception officielle a eu lieu vendredi, le 18 courant, au Château Ramsay.

Une foule de questions de la plus haute importance ont été discutées durant la première partie de la soirée, qui s'est terminée par la lecture d'un extrait de roman par M. E.-Z. Massicotte, et un travail historique sur l'Hôtel-Dieu, par M. G.-A. Dumont.

La société non gouvernée, la société qui subsiste par le libre développement de l'intelligence et de la volonté humaine, va toujours s'étendant à mesure que l'homme se perfectionne. Elle devient de plus en plus le fonds social.—(L'UZZOR.